Cartographie de l'avant-traduire : idées reçues sur la traduction

Isabelle COLLOMBAT
Centre interdisciplinaire de recherche sur les activités langagières (CIRAL)
Département de langues, linguistique et traduction
Université Laval, Québec
Canada

Résumé : Dans le présent article, nous nous proposons de dresser un panorama des principales idées reçues sur la traduction qui peuvent être ancrées chez les nouveaux admis dans les programmes de traduction. Nous fondons notre réflexion sur un sondage mené auprès d'étudiants de premier et deuxième cycles en traduction de l'Université Laval (environ 220 répondants). Notre propos est de montrer que, la plupart de ces idées reçues allant à l'encontre de la réalité du métier de traducteur, il est indispensable que les enseignants en tiennent compte dans leur approche pédagogique initiale afin de favoriser l'apprentissage des futurs traducteurs.

Mots-clés : Idées reçues sur la traduction; didactique de la traduction

Abstract: This paper proposes an overview of the main preconceived ideas on translation which may be widespread among incoming first-year students in translation curriculums. These reflections are based on a survey of a total of 220 undergraduate and graduate translation students in Université Laval and intend to show that, as most of these common ideas go against the realities of the profession, teachers should take these biases into account in their initial instructional approaches in order to successfully foster future translators learning.

Keywords: Common ideas on translation; translation didactics

Il est communément admis que la traduction est essentiellement une activité de résolution de problèmes (voir notamment Kaiser-Cooke 1994, 137 et Wilss 1996, 46) et qu'à ce titre, l'acquisition par l'apprenti traducteur d'une méthodologie de résolution de problèmes doit être au cœur de la didactique de la traduction ; toutefois, cette optique s'applique généralement soit aux processus précédant immédiatement la traduction même – collecte d'indices visant à déterminer le postulat traductif en fonction des paramètres textuels et paratextuels – soit à l'acte même de traduire, et concerne la résolution des problèmes de traduction propres à un mandat donné au moment où ils se présentent.

Si ces éléments de méthodologie préparatoire à la traduction sont intégrés dans la démarche adopté par certains manuels de traduction – *La traduction raisonnée* de Jean Delisle ou *Initiation à la traduction générale*,

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

de Maurice Rouleau, par exemple –, ils sont par contre absents d'autres manuels, qui se concentrent davantage sur les aspects linguistiques du passage de l'anglais au français – *La pratique de la traduction d'anglais en français*, de René Meertens, ou encore *La traduction de l'anglais au français*, de Michel Ballard. En revanche, il est un ouvrage exclusivement consacré aux questions tant cognitives que méthodologiques de l'avant-traduire et qui, ce faisant, marque un tournant important dans l'approche de l'acte de traduire et ses implications didactiques : il s'agit de *Lire pour traduire*, de Freddie Plassard, qui part du constat « d'une incapacité à traduire faute d'avoir su lire » (2007, 13).

Si cette démarche est fondamentale, elle doit aussi à notre avis être complétée par l'acquisition de compétences située en amont de l'activité de traduction elle-même, que nous décrirons ici sous la forme d'une cartographie de l'avant-traduire englobant trois principaux aspects préalables, sur lesquels se sont déjà penchés des didacticiens de la traduction comme Christine Durieux (1995) Jean Delisle (2005) et Daniel Gile (2005), notamment. Ces préalables sont indispensables à la réalisation optimale d'un mandat de traduction : il s'agit de la consolidation des compétences langagières, de la consolidation de la culture générale (compléments cognitifs) et de l'acquisition d'une posture de traduction fondée sur ce que nous nommerons « empathie rationnelle » (voir Collombat 2010), en vertu de laquelle le traducteur effectuera de manière rationnelle et objective une « mise en contexte, voire […] un conditionnement, […] afin d'analyser les indices dont il dispose sur le texte et la situation de communication dans laquelle celui-ci s'incorpore, et ce, de manière à restituer dans la langue d'arrivée un texte présentant une équivalence fonctionnelle avec le texte d'origine » (Collombat 2010, 58).

Nous nous attarderons toutefois ici à l'avant-avant-traduire, en nous penchant sur un travail en amont essentiel à l'acquisition de trois compétences et habiletés que nous venons de nommer – qui peut s'effectuer d'ailleurs simultanément ou préalablement –, un travail sur les idées reçues que les apprenants peuvent avoir sur la pratique de la traduction avant de commencer leur formation, et qui peuvent parfois nuire à leur apprentissage car elles créent parfois des attentes qui diffèrent de la réalité.

En effet, si des auteurs de plus en plus nombreux soulignent, par exemple, l'importance de la consolidation des compétences langagières – tout en différenciant les compétences requises dans la langue de départ

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

et dans la langue d'arrivée[14] –, la perception qu'ont les apprenants débutants de leurs propres compétences langagières peut singulièrement différer des compétences de départ réellement indispensables, d'où le risque d'un hiatus potentiel entre leurs attentes, leurs prédispositions et l'arsenal didactique mis en œuvre dans leur formation par les enseignants.

Les idées reçues sur la traduction

Activité aussi invisible qu'universelle, la traduction fait l'objet d'un certain nombre d'idées reçues de la part du public, à la contamination desquelles n'échappent pas les aspirants au métier de traducteur et qui les hantent souvent lorsqu'ils parviennent dans l'antichambre de leur formation professionnelle.

Les enseignants œuvrant dans les cours de première année – plus spécifiquement de première session – sont particulièrement conscients de la nécessité de combattre certaines idées reçues allant à l'encontre de la réalité. Ce travail sur les préjugés prévalant à l'égard de la traduction est en effet une condition préalable indispensable à l'instauration d'un état d'esprit favorable à l'apprentissage : en effet, certaines idées reçues vont à l'encontre de la méthodologie de résolution de problèmes traductionnels, et il est essentiel de les vaincre pour favoriser l'acquisition de bons réflexes.

Pour documenter notre réflexion, nous avons adressé aux étudiants de traduction de l'Université Laval un sondage visant à dresser un portrait de la perception qu'ils avaient de l'activité de traduction avant le début de leur formation. Sur les 313 destinataires du courriel d'invitation à participer (236 étudiants de premier cycle et 77 étudiants de deuxième cycle), 160 étudiants ont répondu au sondage, soit un peu plus de la moitié (51 %) : nous considérons ce taux de réponse très satisfaisant, car la liste d'envoi comprend des étudiants dont le dossier n'est pas actif (mais pas fermé), qui peuvent se sentir moins concernés. À la session d'hiver 2011[15], 195 étudiants de premier cycle étaient effectivement inscrits, et environ 25 étudiants de maîtrise, pour un total d'étudiants actifs d'environ 220, ce qui porte le taux effectif de participation à plus de 70 %.

Ce sondage comprenait les questions suivantes, auxquelles s'ajoutait une question sur la répartition des répondants par programme :

[14] Voir notamment Durieux (1995, 15-24)

[15] En Amérique du Nord, une session s'étend sur quinze semaines : la session d'automne couvre les mois de septembre à décembre, et la session d'hiver, les mois de janvier à avril.

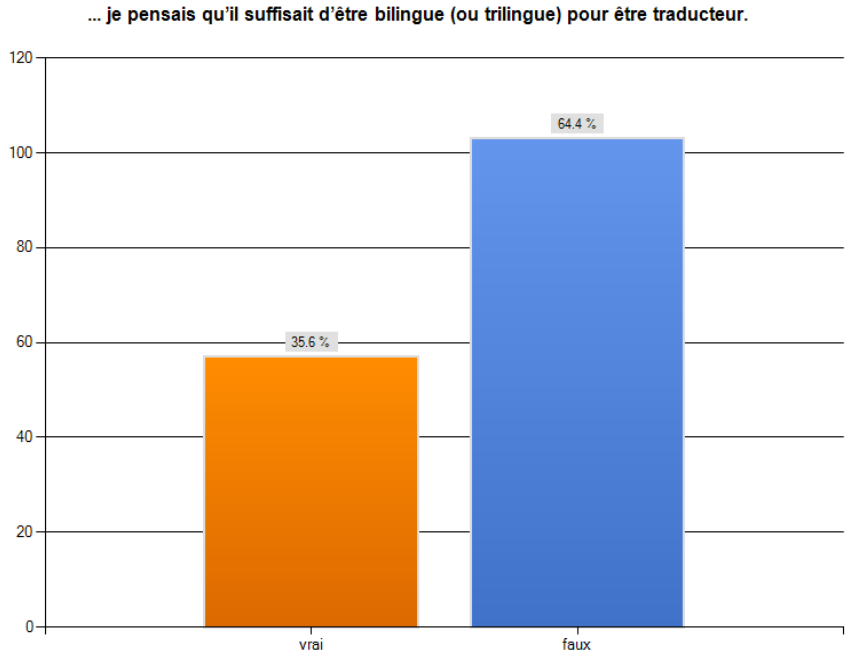
BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

Avant de commencer ma formation en traduction,

1. je pensais qu'il suffisait d'être bilingue (ou trilingue) pour être traducteur.
2. je lisais surtout en anglais ou dans une langue autre que ma langue maternelle.
3. je pensais que le dictionnaire bilingue allait être mon meilleur ami.
4. je pensais que la traduction était essentiellement un travail solitaire.
5. je pensais que traduire était facile.
6. je me croyais meilleur(e) en français que je ne le pense aujourd'hui.
7. je ne pensais pas que les recherches documentaires et terminologiques allaient prendre autant de temps dans le processus de traduction.
8. je ne pensais pas devoir passer autant de temps à vérifier des mots dans des dictionnaires unilingues.
9. je ne pensais pas devoir me soucier d'autant de détails, tels que les majuscules et les guillemets.
10. je pensais qu'il n'existait qu'une seule bonne traduction pour un texte donné.
11. je ne pensais pas que j'allais commettre autant d'erreurs dans mon premier devoir.
12. je ne pensais pas devoir travailler à partir de mes erreurs.
13. je ne pensais pas qu'il y avait autant de différences entre l'anglais et le français.

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

Résultats du sondage



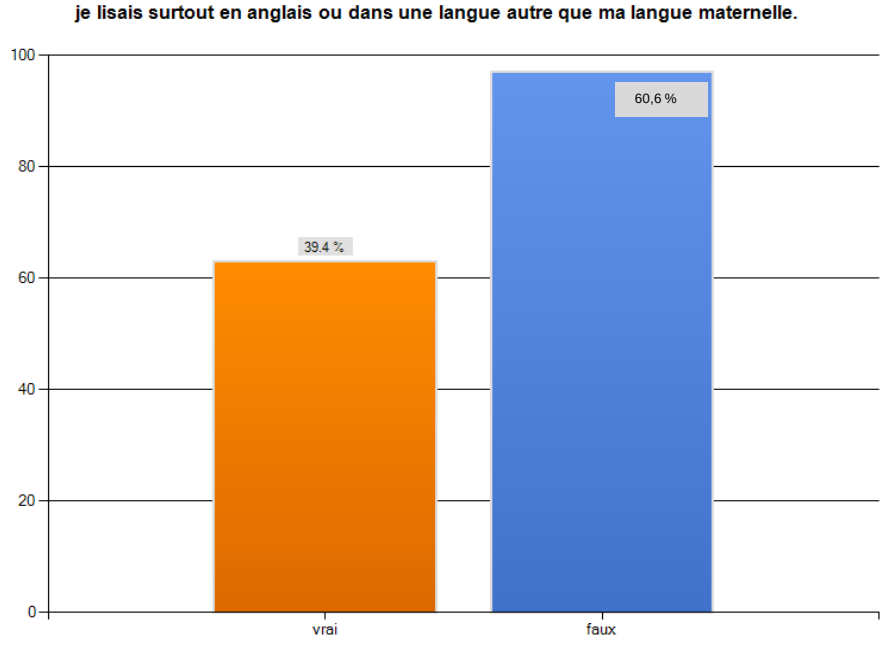
À la première question, la majorité des répondants (64,4 %) répondent par la négative ; ce sont essentiellement (67 %) des étudiants de deuxième année ou plus (tous cycles confondus), et l'on peut se demander s'ils n'auraient pas oublié leur perception initiale.

Il reste que plus du tiers des sondés déclarent avoir pensé, au début de leur formation, que le bilinguisme était nécessaire pour être traducteur. Ces répondants sont majoritairement des étudiants de premier cycle (89,6 %) : les étudiants de deuxième cycle ont peut-être, même les débutants, davantage de recul et de réflexion par rapport à la traduction, même avant de commencer leur formation.

Il est essentiel de combattre ce préjugé sur les compétences linguistiques de base, car il est clairement établi, parmi les didacticiens de la traduction, que les compétences linguistiques doivent être clairement différenciées, voire opposées : « Si la connaissance de la langue étrangère de départ peut se limiter à conférer une compétence de compréhension, la connaissance de la langue d'arrivée doit au contraire permettre une performance de production » (Durieux 1995, 18). Les enseignants, qui peuvent avoir une vision très claire des prérequis linguistiques des apprentis traducteurs et les prendre pour acquises, doivent ainsi avoir conscience de l'écart qui peut exister entre

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

leur perception documentée et la perception intuitive des apprenants, et travailler à leur faire prendre conscience de cette caractéristique du potentiel de départ des traducteurs.



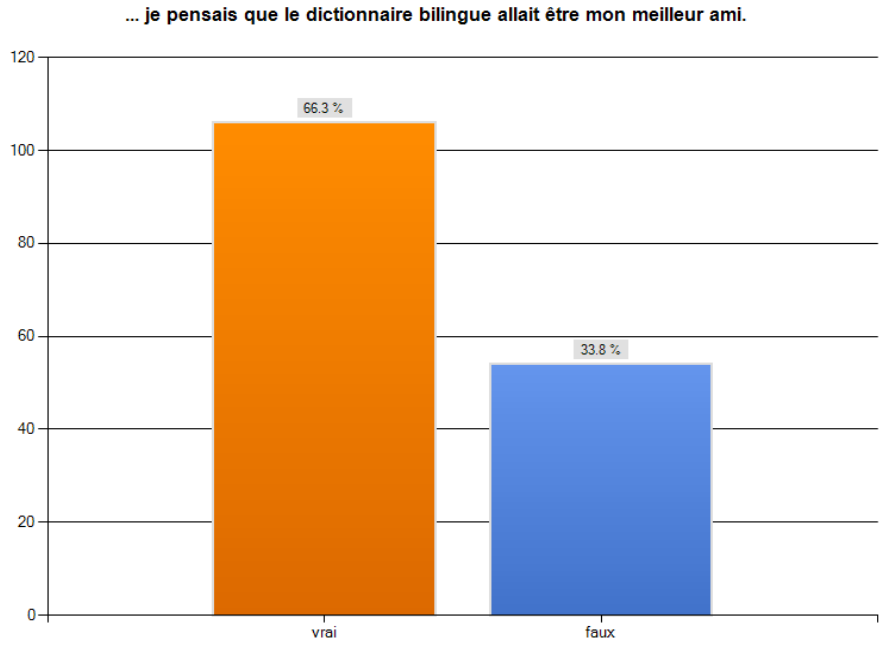
À la question sur la langue habituelle de lecture avant le début de la formation, 39,4 % des répondants affirment qu'ils lisaient surtout dans une autre langue, et 60,6 % déclarent qu'ils lisaient surtout en français.

Les recoupements avec d'autres questions ne donnent aucun résultat probant, sauf pour la question relative à la perception des compétences langagières en français, où 47,6 % de ceux qui ont déclaré qu'ils lisaient surtout dans la langue de départ (soit à peine la moitié) affirment qu'ils se pensaient meilleurs en français qu'ils ne le sont.

Si la majorité répond par la négative, on note tout de même que près de 40 % des futurs apprentis traducteurs songent avant tout à la langue de départ, ce que reflètent d'ailleurs les inquiétudes qui se manifestent dans les questions posées par les candidats à l'admission : peu ont en effet conscience des différences entre les compétences requises dans la langue de départ (compétence « passive ») et dans la langue d'arrivée (compétence « active »). Cette proportion est suffisamment significative pour qu'un travail sur cette idée reçue soit fait en incitant les étudiants à perfectionner leurs compétences dans la langue d'arrivée. À noter que dans de nombreuses universités, en Europe comme

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

en Amérique du Nord, les études en traduction sont rattachées aux études portant sur la langue de départ, sans doute dans une perspective « sourcière ». Cela étant, il semble pertinent (surtout dans un contexte de variation diatopique comme au Québec) de les rattacher à la langue d'arrivée.



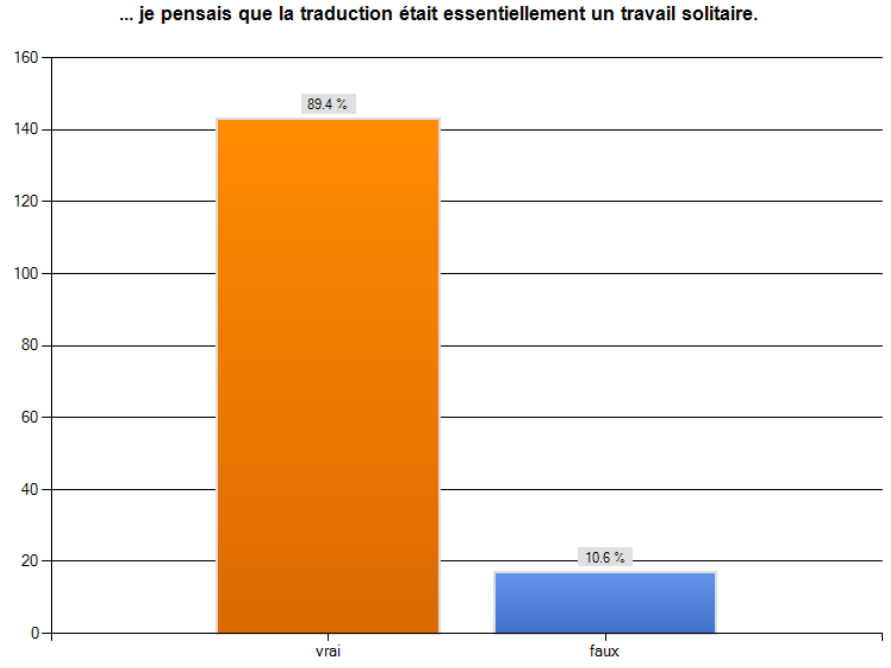
Une majorité de répondants (63,5 %) affirme qu'ils croyaient que le dictionnaire bilingue allait constituer leur principale référence lors de leur formation en traduction.

Derrière cette perception transparaît la croyance selon laquelle un traducteur traduit des mots et que son travail se résume à substituer des mots à d'autres : cette croyance se reflète dans la difficulté qu'éprouvent parfois les débutants à comprendre l'utilité des recherches lexicographiques (ils s'arrêtent parfois à la première acception d'un mot dans les dictionnaires unilingues), terminologiques ou documentaires. Prendre en compte ce préjugé pour le combattre est fondamental pour que les apprenants passent du mot à la définition de celui-ci et au concept s'y rattachant et qu'ils progressent dans leur perception même de ce que signifie « comprendre un texte ».

Fait intéressant, ceux qui ont déclaré qu'ils pensaient que le dictionnaire bilingue serait leur plus fidèle compagnon ont également affirmé massivement qu'ils ne pensaient pas que les recherches

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

documentaires et terminologiques prendraient autant de place (90,6 %) et qu'ils devraient passer autant de temps dans les dictionnaires unilingues (86,8 %), ce qui corrobore leur perception « linguistique » de la traduction. Le travail sur cette idée reçue est donc fondamental pour poser les assises de la méthodologie de recherche en traduction, prémisse à une méthodologie globale de résolution de problèmes en traduction fondée sur les processus cognitifs et communicationnels à l'œuvre, plutôt que sur du transcodage mot à mot.



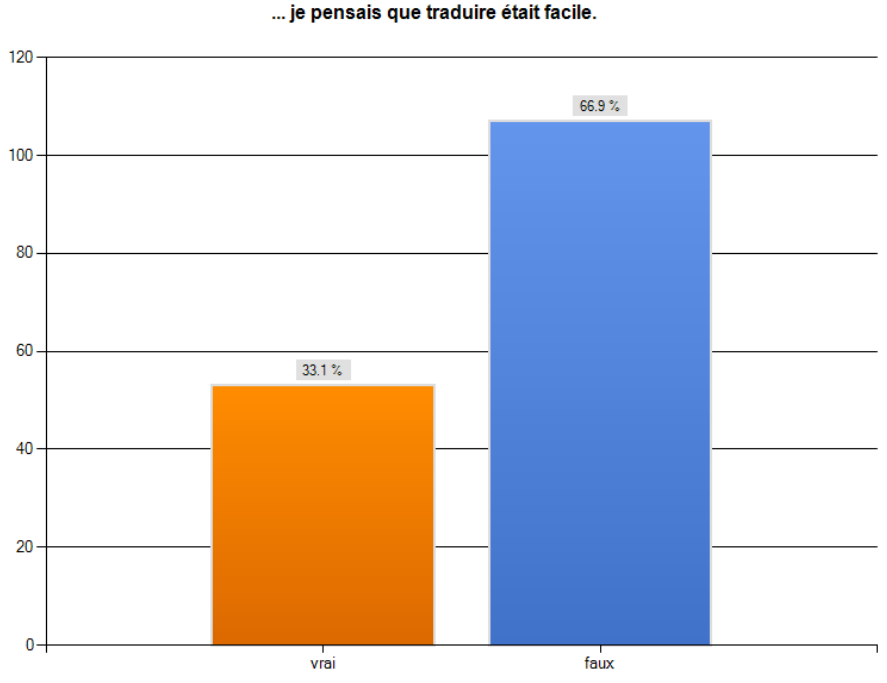
Près de 90 % des répondants ont répondu qu'avant leur formation, ils avaient de la traduction l'image d'un travail solitaire ; la proportion est d'ailleurs plus forte parmi les étudiants de premier cycle que parmi les étudiants de deuxième cycle (près de 75 % au cycle).

Cette idée reçue peut constituer un obstacle considérable à l'intégration sur le marché du travail, comme l'indique une analyse sommaire des exigences décrites dans les offres d'emploi en traduction, où figurent aujourd'hui systématiquement des mentions comme « capacité à travailler en équipe », « compétences en encadrement », « leadership » ou « être doué pour la communication interpersonnelle ». Cette exigence est évidemment liée à la réalisation de mandats de traduction parfois volumineux dans des délais très courts, mandats qui

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

seraient impossibles à effectuer par un seul traducteur. Il importe donc non seulement de combattre ce préjugé, mais également d'adopter des stratégies pédagogiques permettant aux apprenants d'apprivoiser le travail en équipe, ce qui peut se faire par la réalisation de travaux d'équipe et la valorisation de l'apprentissage par les pairs. Pour que cette stratégie soit gagnante, il faut que le contexte de réalisation de ces travaux soit bien structuré afin que les apprentis traducteurs acquièrent les compétences transversales nécessaires. Pour ce faire, plusieurs enseignants utilisent une grille d'évaluation par les pairs comportant dix critères liés à l'attitude et à la participation de chaque coéquipier clairement énoncés correspondant à des objectifs. Pour renforcer la motivation, cette évaluation par les pairs compte pour 5 à 10 % de la note finale de la session.

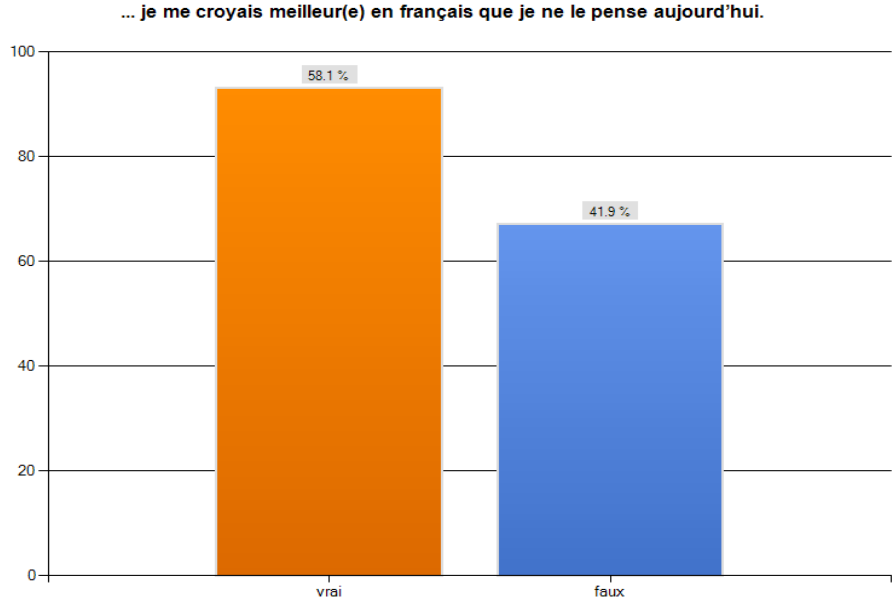
Toutefois, l'aptitude au travail en équipe ne doit pas masquer un autre critère très souvent énoncé par les employeurs, soit l'autonomie : il convient donc de différencier ces deux aspects, de manière à ce que les apprenants soient totalement autonomes dans leur méthodologie de résolution de problèmes, mais qu'ils sachent également collaborer à un projet collectif.



BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

Si les deux tiers des répondants affirment ne pas avoir commencé leur formation en pensant que traduire était facile, un tiers répondent tout de même par l'affirmative à cette question : cette perception initiale peut conduire, de la part des apprenants concernés, à un plus grand découragement face à l'ampleur de la tâche, s'ils s'attendaient à ce que celle-ci soit « facile ». Ce découragement peut nuire à la motivation et, partant, à l'acquisition d'une méthodologie solide de résolution des problèmes.

On note d'ailleurs que près de 80 % de ceux qui croyaient que traduire était facile pensaient également que le dictionnaire bilingue allait être leur meilleur ami et qu'ils étaient également près de 90 % à sous-estimer l'importance des recherches documentaires, terminologiques et lexicographiques. Ces aspirants traducteurs semblent donc considérer la traduction essentiellement comme une opération de transcodage (remplacement d'un mot par un autre) : en somme, la marche est plus haute pour ceux qui ont une vision linguistique de la traduction et n'y intègrent pas d'éléments conceptuels ou cognitifs dès le départ.



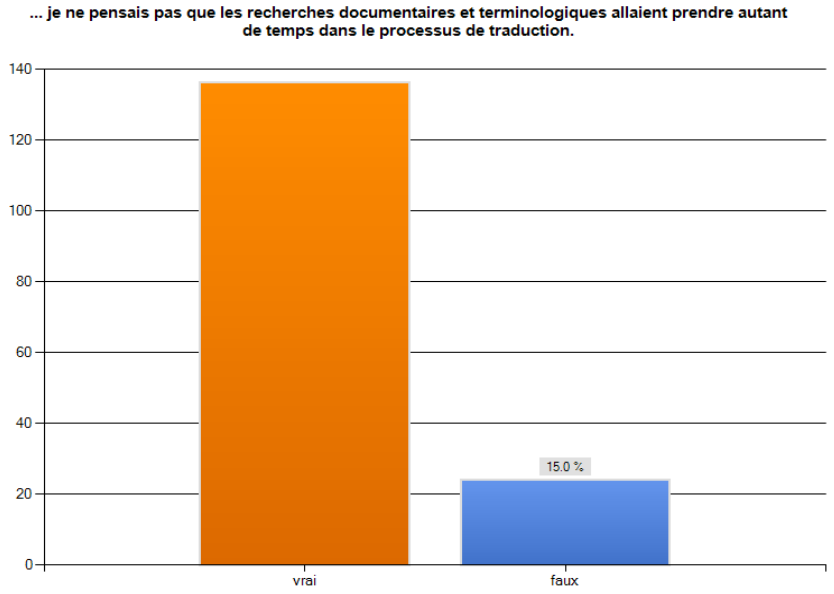
BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

À cette question, 58,1 % des répondants affirment qu'ils surestimaient leur compétence en français avant le début de leur formation; près de 83 % de ceux-ci ne s'attendaient d'ailleurs pas à commettre autant d'erreurs dans leur premier devoir noté, mais 62 % étaient conscients des différences entre le français et l'anglais, ce qui tendrait à montrer que leur perception de leur compétence en français était fondée sur un sentiment de la langue déjà affirmé.

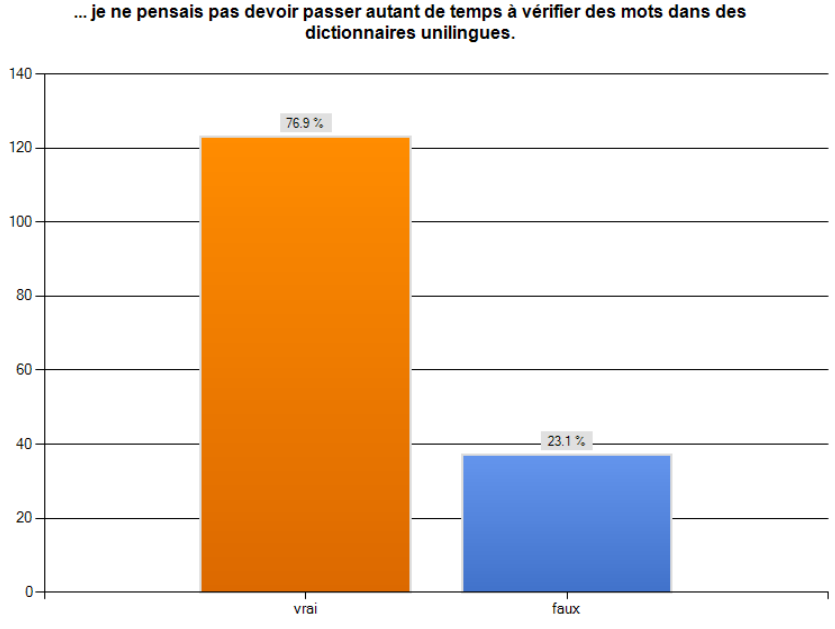
De fait, les futurs langagiers, qui ont souvent en début de formation un niveau en français considéré comme supérieur à la moyenne[16], n'imaginent pas toujours que l'acquisition d'une compétence langagière de calibre professionnel suppose souvent la remise en question d'habitudes acquises dans la pratique langagière courante. Par ailleurs, les questions touchant à la langue – véhicule d'expression de la pensée – sont souvent délicates, car dans l'esprit de beaucoup, corriger la langue, c'est corriger la personne. Une mise en confiance initiale est donc fondamentale au dépassement des compétences personnelles pour parvenir à une compétence professionnelle. Paradoxalement, les débutants peuvent, après avoir surestimé leurs compétences langagières dans leur langue maternelle, pécher par manque de confiance et être victimes d'un doute chronique. Il est fondamental de rééquilibrer rapidement cette attitude, de manière à instaurer une attitude de « doute méthodique » (Delisle 2003, 124) proactif et non inhibiteur. Nous avions déjà abordé ce point dans un article précédent (Collombat 2009), où nous expliquions que le manque de confiance en soi pouvait nuire non seulement à l'apprentissage, mais à la production des traductions elles-mêmes, en conduisant notamment l'apprenti traducteur à se réfugier à l'excès dans les aspects linguistiques de la traduction et surtout, à se cantonner au mot à mot.

[16] L'admission dans les programmes de traduction est généralement conditionnelle à la réussite d'un test d'aptitude, de sorte que les candidats acceptés ont déjà été l'objet d'une sélection.

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

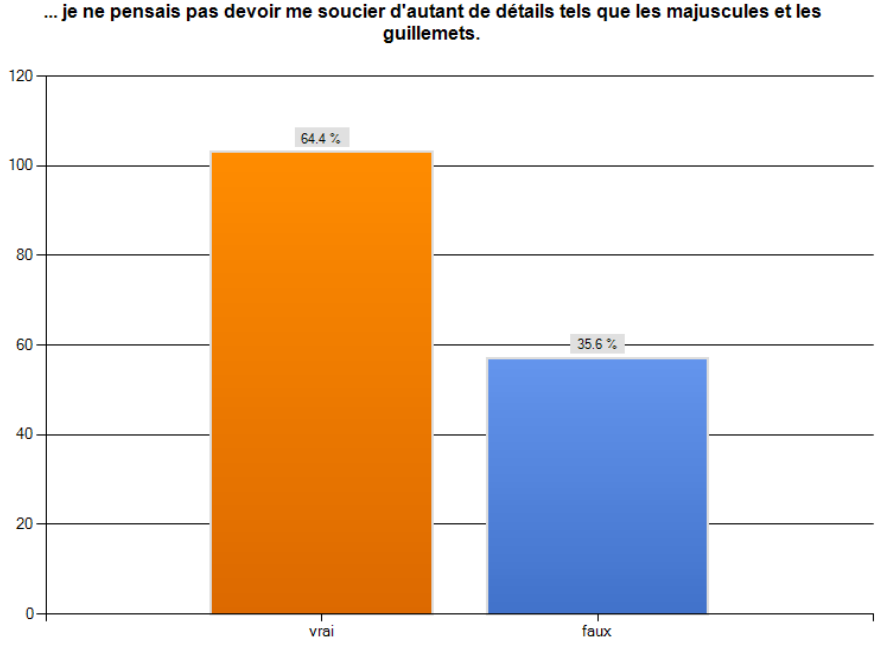


À la question portant sur les recherches terminologiques et documentaires, 85% des répondants ont répondu qu'ils en sous-estimaient le volume et l'importance. À noter que près des trois quarts d'entre eux pensaient pouvoir se fier essentiellement au dictionnaire bilingue, ce qui rejoint les observations faites précédemment.



BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

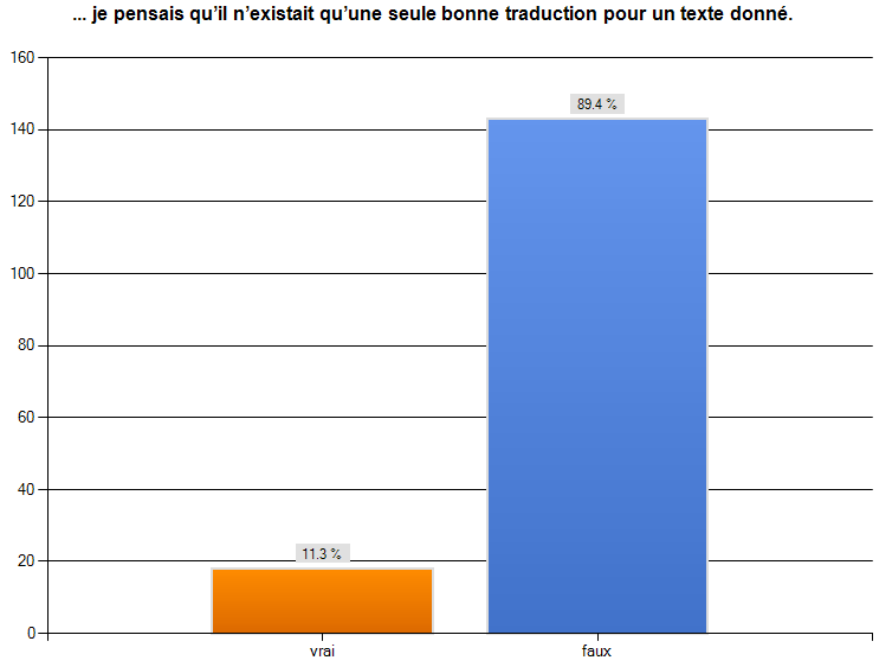
De même, 76,9 % des répondants affirment qu'ils ne pensaient pas devoir passer autant de temps dans les dictionnaires unilingues ; les trois quarts d'entre eux pensaient aussi pouvoir se fier au dictionnaire bilingue, ce qui est congruent. Près de 62 % de ces répondants déclarent également avoir surestimé leurs compétences en français, et près de 92 % ne pensaient pas que les recherches terminologiques et documentaires allaient leur prendre autant de temps : il ressort de ce constat que les aspirants traducteurs surestiment largement leurs « dictionnaire et encyclopédie personnels », ainsi que l'importance d'acquérir une méthodologie objective et raisonnée de résolution des problèmes de traduction. Il sera donc essentiel que les enseignants travaillent sur cette perception, car l'on pourrait déduire de ces idées reçues que les apprentis traducteurs débutants pourraient sous-estimer le volume de travail nécessaire à l'acquisition des compétences qu'on attend d'eux.



Près des deux tiers des aspirants traducteurs ne pensaient pas que les détails des productions textuelles (normes typographiques, présentation matérielle) prendraient autant de place dans leur apprentissage ; plus de 80 % de ceux-ci ne pensaient d'ailleurs pas commettre autant d'erreurs dans leur premier travail, ce qui est logique car le barème de notation comprend des points négatifs pour toute erreur de présentation, et il est courant que dans leurs premiers travaux, les étudiants

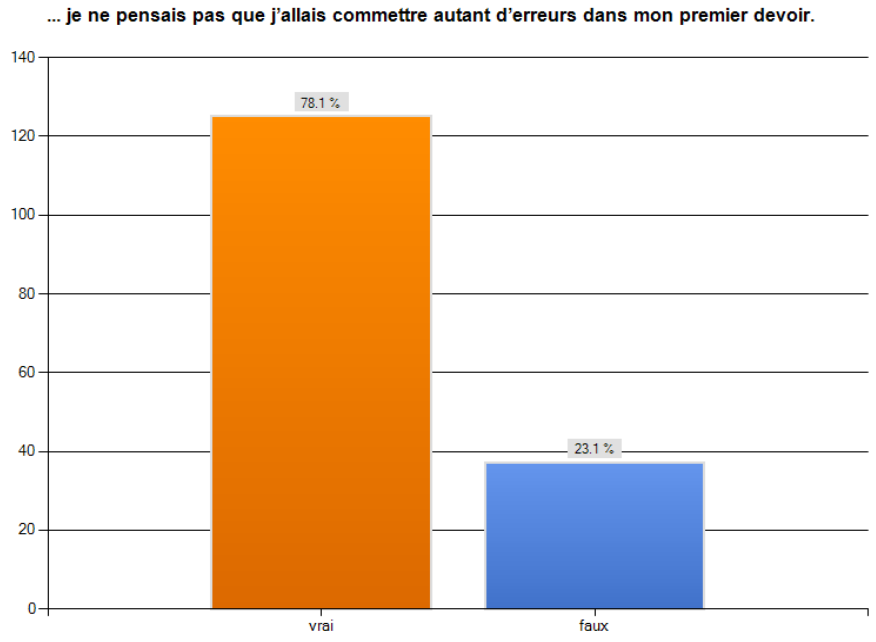
BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

ne pensent pas à valider leurs choix typographiques et autres dans les ouvrages de référence – ils n'ont de fait généralement pas conscience des différences existant sur ce point entre le français et l'anglais.



Près de 90 % des répondants affirment ne pas avoir pensé avant de commencer leur formation qu'il n'existait qu'une seule bonne traduction d'un texte donné, ce qui est plutôt encourageant : il importe de convaincre les 10 % restants d'acquérir le jugement nécessaire pour nuancer leur approche. À noter que ceux qui pensaient qu'il n'existait qu'une bonne traduction étaient à plus de 83 % persuadés que le dictionnaire bilingue serait leur outil de travail, ce qui est cohérent, dans la mesure où les dictionnaires bilingues tendent à donner une correspondance unique et bijective entre les mots. On en revient à la perception linguistique de l'acte de traduction, et à la question piège souvent posée par les béotiens : « toi qui es traducteur, que veut dire "switch"? », question à laquelle tout bon traducteur, fût-il débutant, répond par deux autres : « Dans quel phrase? Dans quel contexte? ».

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

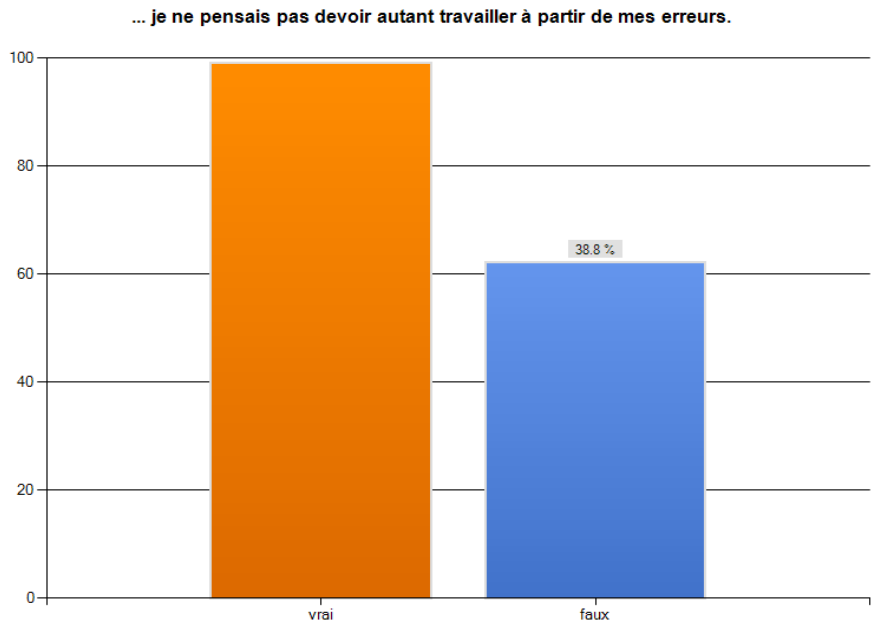


Fait essentiel, 78,1 % des répondants affirment ne pas s'être attendus à commettre autant d'erreurs dans leur premier travail noté, ce qui signifie qu'ils s'attendaient à une meilleure note. La déception face à la note peut entraîner du découragement, aussi faut-il l'intégrer dans la démarche pédagogique et prévenir en tout début de formation les étudiants de ce choc potentiel, en particulier en jetant les bases d'une « didactique de l'erreur[17] ».

Ce qui est étonnant, c'est que 68,8 % de ceux qui ne pensaient pas commettre autant d'erreurs la première fois ne s'attendaient pas à devoir travailler à partir de leurs erreurs : ils considéraient donc majoritairement la correction des erreurs comme un processus terminal, non comme un « diagnostic » leur permettant, avec l'aide de l'enseignant, d'améliorer leur méthodologie. Il importe donc de les aider à se responsabiliser dans leur processus d'apprentissage, et de ne pas considérer la sanction d'une erreur comme purement sommative, mais également comme l'amorce d'un processus formatif.

[17] *Sur la didactique de l'erreur en traduction*, voir Collombat 2009.

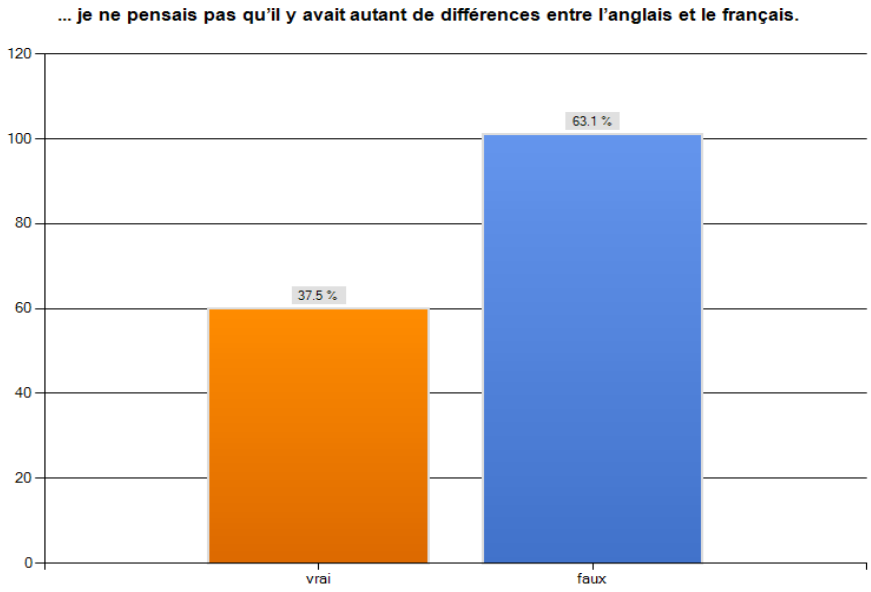
BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)



À la question portant sur l'utilisation didactique des erreurs, 61,1 % des répondants affirment qu'ils ne pensaient pas devoir travailler à partir de leurs erreurs, soit moins que le sous-groupe de ceux qui ne s'attendaient pas à en commettre autant.

En pédagogie socioconstructiviste, le travail sur l'erreur est fondamental pour permettre l'acquisition d'une méthodologie de résolution de problèmes qui soit différenciée selon les apprenants : en traduction, il importe de combattre l'idée selon laquelle l'apprenant peut apprendre par cœur des « recettes » (ou des équivalents mot à mot), en l'amenant à raisonner en terme de méthodologie de résolution de problèmes. Le travail sur l'erreur et la fonction diagnostique de celle-ci sont donc à privilégier pour favoriser l'inférence et la réflexion.

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)



Fait notable pour des apprentis traducteurs formés à la traduction de l'anglais vers le français, 37,5 % ne pensaient pas que ces deux langues présentaient autant de différences ; cette proportion justifie, en plus de l'apprentissage d'une méthodologie de résolution de problèmes, l'acquisition de notions de grammaire et stylistique différentielles, essentielle surtout dans des pays en situation de contact linguistique comme le Canada.

Ces répondants pensaient également à 45 % que traduire était facile – ce qui représente une proportion plus importante que chez l'ensemble des répondants – et à presque 75 % que le dictionnaire bilingue serait leur outil favori – proportion également plus importante que chez l'ensemble des répondants. Ils sont également plus nombreux à s'avouer surpris de l'importance des recherches documentaires, terminologiques et lexicographiques.

Conclusion

Formaliser les préjugés des aspirants traducteurs et les vaincre est essentiel à l'acquisition et à l'application subséquente d'une méthodologie de résolution de problèmes adaptée aux problèmes de traduction; le travail sur les idées reçues crée ainsi un terreau favorable à l'acquisition de bons réflexes et d'attitudes porteuses.

Au-delà du renforcement des compétences langagières, qui passe aussi par un travail sur les perceptions de celles-ci, cette prise en compte

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

des préjugés observés permettra l'intégration des « compléments cognitifs » (culture générale), qui permet de transcender la vision linguistique trompeuse de l'acte de traduction, puis d'acquérir une posture d'empathie rationnelle qui, par l'analyse objective des paramètres du mandat de traduction et l'application d'une méthodologie raisonnée, permet à son tour de transcender l'encyclopédie personnelle de l'apprenti traducteur et de l'outiller au mieux pour qu'il soit apte, comme futur professionnel, à s'acquitter de mandats de traduction variés, avec la même rigueur méthodologique.

Travailler sur les idées reçues des aspirants traducteurs permet en outre d'adapter les moyens pédagogiques mis en œuvre afin de favoriser l'acquisition d'une méthodologie d'autant plus solide que ses fondements pédagogiques reposeront sur l'adhésion des apprenants : à cette fin, il est essentiel que les enseignants aient conscience du décalage qui peut exister entre leur perception et celle des débutants, afin d'adapter leur pédagogie à cette réalité.

En élargissant notre réflexion sur les idées reçues qui perdurent à l'égard de la traduction et sur l'importance avérée de les combattre en début de formation, nous osons aller jusqu'à souhaiter ardemment que les traducteurs – parmi lesquels nous incluons les formateurs – aient à cœur de faire davantage connaître leur profession, ses caractéristiques et exigences, auprès du grand public. Comme le mentionnent Georges Bastin et Monique Cormier dans *Profession : traducteur*, « les stéréotypes ne manquent pas lorsqu'on parle des traducteurs » (2007, 25); nous recommandons d'ailleurs l'utilisation dans les programmes de formation de cet ouvrage concis mais extrêmement précis, même s'il s'adresse avant tout aux traducteurs se destinant à œuvre au Québec et au Canada.

C'est précisément parce que les stéréotypes envers la traduction perdurent dans l'imaginaire collectif qu'à une époque où les logiciels de traduction automatique fleurissent et où le marché de la traduction, bien qu'en expansion, soit confronté à une stagnation voire à une baisse des tarifs – les clients trouvant toujours ce type de service trop cher – un certain nombre de cabinets de traduction incluent une section « idées reçues sur la traduction » dans leurs sites internet, dans lesquels ils expliquent pourquoi la traduction coûte cher, pourquoi elle prend du temps, et pourquoi la traduction automatique ne peut pas – ou pas encore, ou pas dans tous les domaines – supplanter la traduction humaine. Si notre profession est séculairement valorisée dans son invisibilité – la transparence des processus à l'œuvre étant un gage de l'habileté avec laquelle ils sont appliqués –, il est aujourd'hui

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)

fondamental que nous nous fassions un devoir de contribuer à faire reconnaître les particularités de notre métier – sans parler de son utilité.

Références bibliographiques

BALLARD, Michel. *La traduction de l'anglais au français*. 2e édition. Paris : Armand Collin, 2005.

BASTIN, Georges et Monique C. Cormier. *Profession : traducteur*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2007.

COLLOMBAT, Isabelle. « L'empathie rationnelle comme posture de traduction ». *TranscUlturAl, A Journal of Translation and Cultural Studies*, vol. 1, n° 3, 2010, 56-70.

COLLOMBAT, Isabelle. « La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction ». *The Journal of Specialised Translation* (JoSTrans), vol. 12, juillet 2009, 37-54.

DURIEUX, Christine. *Apprendre à traduire. Prérequis et tests*. Paris : la Maison du dictionnaire, 1995.

DELISLE, Jean. *L'enseignement pratique de la traduction*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2005.

DELISLE, Jean. *La traduction raisonnée*. 2e édition. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2003.

GILE, Daniel. *La traduction : la comprendre, l'apprendre*. Paris : Presses universitaires de France, 2009.

KAISER-COOKE, Michele. « Translatorial Expertise — A Cross-Cultural Phenomenon from an Interdisciplinary Perspective». In: Mary Snell-Horby et al. *Translation Studies. An Interdiscipline*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, 1994, 135-139.

MEERTENS, René. *La pratique de la traduction d'anglais en français*. Vincennes : Chiron éditeur, 2011.

PLASSARD, Freddie. *Lire pour traduire*. Paris : Les presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007.

ROULEAU, Maurice. *Initiation à la traduction générale : du mot au texte*. Montréal : Linguatech éditeur inc., 2001.

WILSS, Wolfram. *Knowledge and Skills in Translator Behavior*. Amsterdam/ Philadelphia: John Benjamins, 1996.

BDD-V2218 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-29 04:17:22 UTC)